

LES GBIN DE CÔTE D'IVOIRE À L'ÉPREUVE DES INFILTRATIONS ÉTRANGÈRES DU XVI^e SIÈCLE AU XVIII^e SIÈCLE, N'founoum Parfait

Sidoine KOUAME (Université P. Gon Coulibaly)

kouamesidoine23@yahoo.fr

Résumé

Cet article revient sur les contacts entre les Gbin et les populations étrangères du XVI^e au XVIII^e siècle. Plus précisément, l'article analyse l'impact de ces contacts sur les Gbin. Pour ce faire, l'étude se fonde sur une approche qualitative. Elle consiste à la collecte et à l'exploitation d'une diversité d'informations, notamment des données écrites et des sources orales. Au sortir de cette méthode, l'étude révèle qu'à l'origine, les Gbin de Côte d'Ivoire se sont constitués à partir de plusieurs rameaux de population d'horizons divers. Ceux-ci avaient leurs propres traits de civilisations. Cependant, à partir du XVI^e siècle jusqu'au XVIII^e siècle, le peuple Gbin connut de nombreux bouleversements politique, social, culturel et spatial, et ce, en raison de l'arrivée de vagues migratoires de populations dans son espace de peuplement.

Mots clés : Gbin, Bondoukou, Ferkessédougou, Kong, immigrants

THE GBIN OF IVORY COAST UNDER THE TEST OF FOREIGN INFILTRATIONS FROM THE SIXTEENTH CENTURY TO THE EIGHTEENTH CENTURY

Abstract

This article discusses the contacts between the Gbin and foreign populations from the sixteenth to the eighteenth century. More specifically, the article analyzes the impact of these contacts on the Gbin. To achieve this, the study is based on a qualitative approach. It involves the collection and analysis of a variety of information, including written data and oral sources. As a result of this method, the study reveals that originally, the Gbin of Côte d'Ivoire were formed from several branches of populations from diverse backgrounds. These had their own cultural traits. However, from the sixteenth century to the eighteenth century, the Gbin people experienced numerous political, social, cultural, and spatial upheavals due to the arrival of waves of migratory populations in their settlement area.

Keywords : Gbin, Bondoukou, Ferkessédougou, Kong, immigrants

Introduction

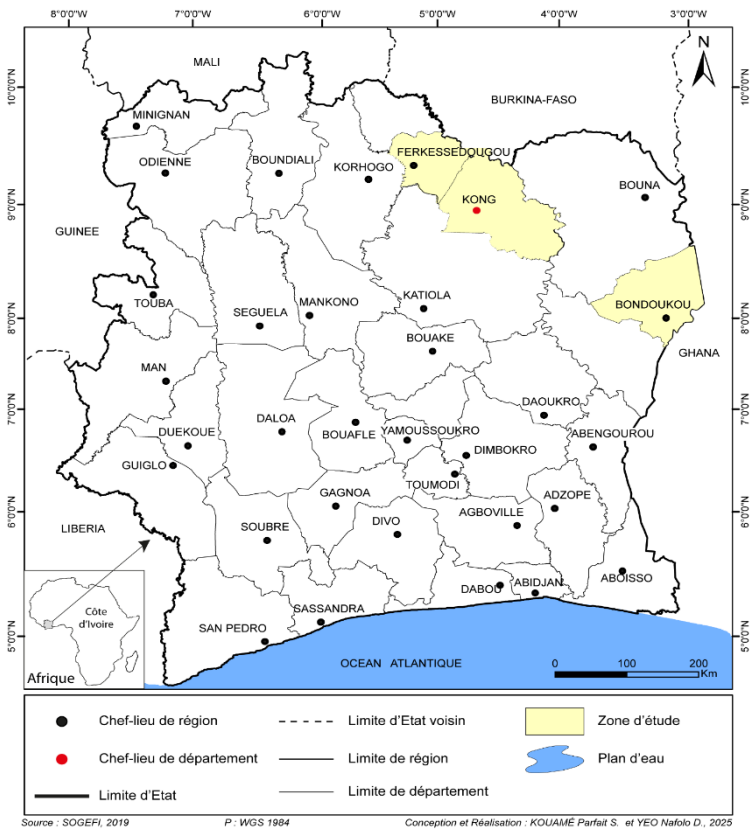
La Côte d’Ivoire est un pays situé en Afrique de l’Ouest. Les études sur le peuplement de cette région montrent qu’elle est depuis longtemps habitée, et qu’elle est un champ d’immigrations de populations. Cette situation démographique fait qu’elle comprend une diversité d’ethnies. Parmi ces ethnies, il y a les Gbin connus sous plusieurs appellations, notamment Gouin, Ciremba et Tcherma, et qui font l’objet de cette étude. Dans notre analyse, nous emploierons le nom Gbin.

En Côte d’Ivoire, les Gbin se localisent dans le nord, notamment à Kong, Ferkessédougou et Bondoukou, trois départements où l’on les retrouve facilement. Chacune des communautés gbin présente respectivement dans ces localités, ont leurs spécificités. Ces spécificités se sont formées à partir des contacts des Gbin avec des peuples d’immigrants d’origines diverses, du XVI^e siècle au XVIII^e siècle. En fait, les contacts entre ces immigrants et les Gbin eurent des conséquences sur ces derniers. Cette étude pose la question de savoir, en quoi les infiltrations étrangères ont-elles influencé la société gbin ?

Cette étude a pour objectif d’analyser l’impact de la présence de populations ou communautés ethniques immigrantes sur les Gbin. Dans le but d’atteindre cet objectif, cette étude s’appuie sur la collecte de données bibliographiques et de sources orales qui restent incontournables à la reconstitution du passé des peuples africains. La collecte d’informations bibliographiques s’est faite les centres de documentations, notamment la bibliothèque du Centre de recherche et d’action pour la paix, sise dans la commune de Cocody à Abidjan, la capitale économique de la Côte d’Ivoire. Certaines informations ont pu être collectées en ligne par la technique de téléchargement. Les sources orales quant à elles, ont été collectées dans les départements de Ferkessédougou, Kong et de Bondoukou, à travers des entretiens individuels. Ces informations collectées ont par la suite, fait l’objet de traitement, d’exploitation et de recoupement afin d’en extraire les informations essentielles à notre analyse.

À partir de cette approche, notre argumentation se structure en trois axes principaux. Il s’agit dans un premier temps, de présenter la société originelle gbin. Dans un second temps, il est question de mettre en exergue les vagues d’immigrations étrangères dans l’espace gbin. Et dans un troisième et dernier temps, l’impact de la présence de ces communautés ethniques étrangères sur la société gbin est analysé.

Carte : zone d’étude



1. La société originelle gbin

Présenter la société gbin originelle revient à ressortir les origines de cette communauté et à analyser des aspects de la vie dans cette société.

1.1. Essai sur les origines des Gbin de Côte d’Ivoire

En raison de problèmes de sources, il est difficile de déterminer avec précision, l’origine lointaine exacte des Gbin. Toutefois, vu que les Gbin sont des Mélando-africains, au même titre que les peuples vivant dans les régions subsahariennes, nous jugeons que leur origine lointaine se localiserait dans la région de la *Rift Valley* ou de l’Omo, considérée par K. R. Allou (2015, p. 52) comme « étant la région du monde où l’humanité en général est la plus anciennement attestée ». Ce déplacement serait lié au dessèchement du Sahara en 5000 avant notre ère.

De cette région, les Gbin auraient transité par la région du Haut-Sénégal-Niger, l’épicentre culturel des langues parlées en Afrique de l’Ouest, avant de se retrouver en actuel Ghana, région attestée par la mémoire collective gbin, comme étant le point de départ des Gbin, en direction de la Côte d’Ivoire. Cependant, nous

pensons que le fait que dans ses travaux, K. R. Allou (2015, p. 82) affirme que des Bono de Nsakaw (le Bono étant situé dans l’est du Ghana actuel) avaient donné l’hospitalité à des Proto-mandé, notamment des Ligbi, des Numu, des Huela, et des Goro et Gbin, au XI^e et XII^e siècle, montre que des Gbin auraient pu transiter par le nord-est de la Côte d’Ivoire, et s’y installer à cette même période. Fait probable, vu que selon l’étude de L. Tauxier (1921, p. 67), la fondation de Bondoukou serait antérieure à 1043.

En effet, relativement à la paternité de la ville de Bondoukou, L. Tauxier (1921, p. 48) signale qu’« il est assez difficile de savoir quels ont été les premiers occupants ». Ce qui est compréhensible, dans la mesure où la région étant vaste, il devait être difficile pour chacune de ces communautés ethniques d’attester lesquelles d’entre elles étaient présentes à l’arrivée par rapport aux unes et aux autres. Toutefois, en ce qui concerne le peuplement de l’espace abritant la ville actuelle de Bondoukou, des sources collectées soutiennent que la communauté gbin est la première à s’y établir, voire le peuple fondateur. En effet, deux faits attestent de la prééminence de cette communauté dans cette ville. Le premier fait, c’est l’existence de la première case construite sur le site actuel de la ville de Bondoukou. Tabri Adrê serait la personne ayant construit cette case ayant revêtu de nos jours, un caractère sacré¹. Le second fait, c’est que le nom « Bondoukou » porté par la ville viendrait de l’expression « *gou tou go* » qui veut dire littéralement dans la langue gbin « le meilleur est à venir ». En effet, selon des sources collectées², l’espace dans lequel arrivait l’ancêtre gbin, comprenait une faune abondante et des terres fertiles. C’était une région propice à la vie. Cependant, cette thèse est discutée par M. Delafosse (1904, p. 227) qui affirme que « Bondoukou » vient de l’expression « *Bia guntugo* » dans la langue koulango qui veut dire « allez en arrière », et prononcée par un chasseur lorhon à qui des Gbin et des Nafana auraient demandé un endroit pour s’installer. Ces derniers ne comprenant pas le koulango, crurent que le mot *guntugo* était le nom de cet endroit. Pour notre part, le fait que ce mot ait des connotations différentes attestent que les Gbin et les Lorhon-Koulango sont des autochtones de la région de Bondoukou. Partant de cette analyse, nous pouvons affirmer que la vague d’immigrants gbin quittant l’actuel Ghana en direction de la Côte d’Ivoire se serait plutôt ajouté à la communauté gbin déjà présente en Côte d’Ivoire.

Selon M. Dacher (2001, p. 118), il est difficile de se prononcer avec certitude sur la date du début de migration de cette communauté du Ghana en direction de la Côte d’Ivoire. Toutefois, A. J. Sombié (2016, p. 30) situe cette migration vers la fin du XVI^e siècle ou au début du XVII^e siècle. Cette période est plausible dans la mesure où, au cours de cette période, la destruction de la cité de Bégho a occasionné le départ de nombreuses communautés mandé de cette cité

¹ Les Gbins entrent dans cette case une fois dans l’année pour y faire des sacrifices, à une date gardée secrète. Mais on parle du 25 décembre de chaque année. Ce sacrifice annuel a pour but d’épargner la ville des malheurs de tous ordres.

² D’après OUATTARA Falekô, Cultivateur et sachant, entretien individuel sur l’origine et l’installation des Gbin de Côte d’Ivoire, le 23 juin 2024 à Ferkessédougou

marchande en directions vers plusieurs directions, notamment en Côte d’Ivoire, comme nous le verrons. Des Gbin firent partie de cette vague d’immigrants qui arrivèrent en Côte d’Ivoire, et s’installèrent à Bondoukou.

Selon des sources collectées³, « le mouvement des Gbin en direction de la Côte d’Ivoire a été conduit par Kampti, Doropo, Fila, Nougbeu et Taki ou Touti ou Tabri ». Cela porte à croire que cette migration gbin vers la Côte d’Ivoire aurait été composée de cinq (5) groupes, et que chacun de ces groupes aurait été dirigé par chacun de ces personnages susmentionnés.

Les sources collectées s’accordent sur le fait qu’à leur arrivée du Ghana, les Gbin s’installèrent à Bondoukou.

En ce qui concerne toujours la migration des Gbin, il faut noter que le groupe dirigé par Doropo fut à l’initiative de la fondation de la ville historique de Doropo. Les trois autres immigrants gbin conduits par Fila, Nougbeu et Touti, sillonnèrent le nord. C’est dans ce que contexte que certains s’établirent dans la région d’Odienné. Ces immigrants sont présents aujourd’hui à Gloua, Dianra, Ouelli, et s’expriment en Gbatoh. Cela se perçoit dans les travaux de Dossongou Drissa Soro quand il écrit : « Les Proto-Gbâto, qui ont occupé la région actuelle du Gbâtog’ sont partis d’Odienné » (D. D. Soro, 2022, p. 171). En fait, les Gbin seraient des Proto-Gbâto dont fait référence l’auteur. D’autres se dirigèrent du côté de Tengréla, pour revenir à Korhogo, précisément à Dikodougou, en transitant par la région actuelle de la Bagoué pour s’établir dans la région de Ferkessédougou. Selon des sources collectées, « dans la Bagoué, c’est précisément à Bondougou que les Gbin s’installèrent »⁴.

Par ailleurs, nous pouvons également supposer que du Mandé, des Gbin se seraient installés dans le nord-ouest de la Côte d’Ivoire, c’est-à-dire dans la même zone de peuplement que la majorité des Mandé-sud. Puis, ils ont dû quitter cette région, à partir du XVI^e siècle, au même moment que ces derniers, sous la pression militaire des Malinké, notamment les Kamara et des Diomandé. Ces Gbin et des groupes koueni (Gouro) auraient fait chemin ensemble, pour s’installer dans le nord-est, notamment dans la région actuelle de Bondoukou. C’est ce qui pourrait expliquer les propos de L. Tauxier (1921, p. 54) quand il dit que les Gbin et les Gouro du cercle de Bondoukou viennent de l’Ouest, au point que ces deux communautés se disent sœurs.

1.2. La vie dans la société originelle gbin

Dans la société originelle gbin, le système de filiation fut la matrilinearité, système dans lequel la transmission, par héritage, du prestige et des biens matériels, et même des noms de famille et titres se succède suivant la lignée féminine. De manière précise, la transmission masculine passe par le frère de la mère au neveu (fils de sa sœur). Des sources collectées⁵ soulignent que l’oncle joue pratiquement le rôle du père.

³ D’après OUATTARA Falekô, *Op. cit*

⁴ *Idem*

⁵ D’après OUATTARA Falekô, *Op. cit*

À l'origine, les Gbin s'exprimaient dans une langue qui est en voie de disparition aujourd'hui. Il s'agit de la langue gbin que les Gbin de la région de Bondoukou appelaient *Zôrôgô*. Au niveau linguistique, cette langue fait l'objet de polémique. Pour certains, elle s'apparenterait à la langue Beng, une langue de la famille mandé. Alma Gottlied et Lynne Murphy décrivent la langue beng en ces termes :

La langue beng appartient à la famille mande-sud des langues de l'Afrique de l'Ouest [...] Au niveau purement linguistique, il faut noter que la langue beng contient plusieurs mots apparentés à des mots des langues mande du nord dont la plupart des locuteurs sont restés plus près du centre du pays mande que les Beng. (A. Gottlied & M. L. Murphy, 1997, p. 148)

Par contre, pour d'autres linguistes, elle ferait partie des langues gur. En effet, dans son étude, A. J. Sombié (2016, p. 25) rappelle que le linguiste André Prost précise que la langue des Gouin a été reconnue depuis longtemps comme voltaïque, mais il était difficile de la classer avec précision faute de documents. Face à ce constat, il est difficile de classer avec précision la langue originelle des Gbin parmi l'un des groupes linguistiques connus. Toutefois, une chose certaine, elle fait partie de la grande famille des langues nigéro-congolaise.

Dans la société gbin, l'on pouvait retrouver des patronymes tels que Hema, Soma, Karama, Soulama, Sirina et Fayama. Tout comme chez les Gbin du Burkina-Faso, à côté de ces patronymes, il était attribué des noms personnels à l'enfant qui naissait dans la société gbin de

Côte d'Ivoire. En effet, il y avait deux types de noms personnels : le nom de naissance et le nom de *dogo*.

Les noms de naissance étaient attribués à l'enfant quelques jours après sa naissance. Tandis que les femmes les conservaient tout au long de leur vie, les hommes ne les portaient que pendant l'enfance. Ces noms sont dénommés de "noms de peine", car « ils expriment assez généralement la douleur, la tristesse, le mécontentement » (S. Lallemand, 1970, p. 105). M. Dachet (2001, p. 125) les qualifie de noms de souffrance dans la mesure où ils évoquent une anecdote de la vie des parents ou une circonstance de la naissance de l'enfant. A titre d'exemples, il était attribué le nom "Poupoubié" à un enfant de sexe masculin dont la naissance a été considérée comme menacée, car les frères et sœurs qui l'ont précédé n'avaient pas survécu. Ce nom lui était donc octroyé pour conjurer le sort de décès d'enfants afin qu'il vive. À une fille qui vit le jour à l'extérieur de la concession familiale, notamment au marigot, il était attribué le nom "Katé" qui veut dire « fille du marigot ». A une fille née pendant un deuil familial, était attribué le nom "Kaluté" qui veut dire « fille des larmes ». Pour un garçon né pendant que son père effectuait des travaux contre sa volonté, il était octroyé le nom "Fogobié" qui veut dire « garçon de la contrainte ».

En général, c'étaient les géniteurs, de commun accord, qui octroyaient ce nom à l'enfant. Dans ses travaux, S. Lallemand (1970, p. 106) précise qu'un devin était généralement consulté par le père de l'enfant dans les jours suivant sa naissance, et que quelquefois, une tante maternelle ou paternelle, prescrivait un

nom, spécialement lorsque le nouveau-né a été précédé d'un certain nombre de frères et sœurs décédés à la naissance ou en bas-âge.

Aussi, il pouvait arriver que les parents choisissent chacun un nom distinct pour leur enfant. Dans ce cas, ces deux noms étaient adoptés. Dans le cadre d'utilisation de ces noms, la famille paternelle de l'enfant et les amis du père utilisaient le nom choisi par ce dernier, tandis que la famille maternelle de l'enfant avait tendance à utiliser celui donné par la mère de l'enfant. En outre, des membres de la famille maternelle ou de la famille paternelle ou encore des alliés avaient la possibilité d'attribuer selon leur goût, un nom au nouveau-né.

En ce qui concerne le nom de *dogo*, il était attribué aux garçons durant leur enfance, et les filles au cours de leur adolescence. Lorsque le nom de *dogo* était attribué au garçon, il remplaçait directement le nom de peine. La fille quant à elle, ne portait le nom de *dogo* que durant leur adolescence. Selon des sources collectées⁶, l'utilisation du nom de *dogo* en lieu et place du premier nom, était capitale pour l'enfant, car si l'on l'appelait par l'ancien nom, et qu'il y répondait, il pouvait tomber gravement malade. Ce type de nom était attribué aux enfants, en particulier à ceux de sexe masculin à l'occasion de la cérémonie à caractère initiatique dénommée *dogo*. Selon les travaux de S. Lallemand (1970, p. 126), l'âge de l'attribution de ce nom se situait en général entre six et douze ans.

Le *dogo*, élément culturel très important de la société gbin, se déroulait en deux étapes, et cela à l'occasion des funérailles de personnages importants, sans aucune date fixe. La première étape de cette cérémonie était marquée par le sacrifice d'animaux, notamment des poulets apportés par les futurs initiés aux initiateurs pour leur consommation. Étant couchés par terre à plat ventre, avec les yeux fermés, le prêtre faisait passer au-dessus de la tête de chaque futur initié, le rhombe du *dogo*, une sorte de petite lame de fer attachée au bout d'une ficelle. Par la suite, il leur était attribué à chacun un nouveau nom, en remplacement de leur premier nom. Le nom attribué, était obligatoirement celui d'un ascendant mort. Il pouvait s'agir soit du nom du grand-père, de l'arrière-grand-père, du grand-oncle ou arrière-grand-oncle. C'est à juste titre que M. Dacher (2001, p. 125) écrit : « Ils troquent leur nom de naissance [...] contre un nom de *dogo* précédemment porté par un de leurs proches ascendants ». Le *dogo* était l'occasion également pour exciser les jeunes filles.

Par ailleurs, lors de cette cérémonie, il ne s'agissait pas seulement d'attribuer des noms aux initiés. C'était également un rituel au cours duquel, aux nouveaux initiés, étaient dispensés des enseignements portant sur les interdits, les attitudes à avoir à l'égard des aînés, et le respect du secret initiatique.

La seconde étape de cette cérémonie initiatique était marquée par un enseignement portant sur la vie conjugale, ensuite suivait le sacrifice et la consommation des volailles. C'était un moment de communion avec les nouveaux initiés. À propos de ce repas communiel, M. Dacher (2001, p. 126) souligne que ceux des nouveaux initiés qui avait déjà eu des relations sexuelles, devaient y

⁶ D'après SOLAMA Bassié, Notable et cultivateur, entretien individuel sur la vie dans la société gbin, le 30/06/2024 à Ferkessédougou.

ajouter un bouc ou un bélier. Ce repas mettait fin au *dogo*, la cérémonie d’initiation.

Par ailleurs, ce peuplement gbin avec son mode de vie sera témoin de l’arrivée de vagues d’immigrants d’origines et cultures différentes.

2. Les infiltrations étrangères dans l’espace de peuplement gbin

Les Gbin, dans leur espace, ont été témoins du passage ou de l’installation de plusieurs communautés ethniques. Toutefois, les migrations les plus connues sont celles des Malinké, des Koulango, des Abron-Gyaman et des Baoulé.

2.1. L’immigration des Malinké

Plusieurs vagues d’immigrants malinké ont déferlé dans l’espace gbin. En effet, la mémoire collective reconnaît le Mandé ou Manding comme étant l’origine des Malinké. Du Mandé, tandis que certains des premières vagues de migration malinké s’installèrent directement à Kong, d’autres se rendirent tout d’abord à Begho, avant d’immigrer à Kong et Bondoukou. Les mouvements migratoires directs en direction de Kong et Bondoukou des Malinké, se déroulèrent au XIV^e siècle lors de l’apogée de l’Empire du Mali, notamment aux règnes de Mansa Moussa et de Mansa Souleyman.

Les immigrants s’engagèrent sur les routes du sud à la recherche de l’or et de la kola, pour le commerce transsaharien. Ces immigrants étaient composés majoritairement de commerçants Ligbi et de Numu, une communauté de forgerons. Des sources collectées le confirment quand faisant référence à la migration en direction de Kong, Ferkessédougou et Bondoukou, elles disent : « Les premières migrations eurent lieu au XIV^e siècle pour des raisons économiques, et concernaient les patronymes mandé Bamba, Gbané, Kamagaté et Diabaté qui étaient principalement des commerçants, et une caste de forgerons et orpailleurs issus des clans Traoré et Konaté »⁷.

Toujours dans cette catégorie d’immigration directe dans les régions de Ferkessédougou, Kong et de Bondoukou, il y a celle du XVI^e siècle, siècle au cours duquel des Malinké guerriers immigrèrent à la recherche d’un mieux-être, à la suite du déclin de l’empire du Mali. Des sources collectées le confirment par ce propos : « La seconde vague se fit à partir du XV^e siècle à l’effondrement de l’empire manding par les troupes musulmanes. L’installation de ces Malinké s’est faite par des conquêtes militaires »⁸.

Quant aux Malinké colporteurs ou commerçants dénommés communément de "Dyoula" quittant la cité marchande de Begho en direction de plusieurs directions, notamment le nord-est de la Côte d’Ivoire, leur migration tire ses origines de la désagrégation de la cité marchande à la fin du XVII^e siècle. Cette situation serait liée à des conflits internes qui auraient rendu difficile, voire impossible aux habitants de coexister dans cette région. L. Tauxier (1921, p. 333)

⁷ D’après TRAORE Soumaila, Cultivateur, entretien individuel sur l’arrivée des Malinké à Ferkessédougou, Kong et Bondoukou, le 22 juin 2024 à Ferkessédougou

⁸D’après TRAORE Soumaila, *Op. cit.*

explique dans ses travaux que le fait que Begho n'était soumis à aucun Etat, et qu'il n'y avait aucune structure de pouvoir nettement définie, aucune autorité ne pouvant porter remède à cette situation, l'anarchie ne pouvait que s'aggraver tout au long du XVII^e siècle. Parmi ces Dyoula immigrants qui arrivèrent à Bondoukou et Ferkessédougou, et s'y installèrent aux côtés des Gbin et des autres communautés autochtones, l'on note la présence des Hwela, des Ligbi et de Numu. Ces immigrants portent en général, les patronymes de Kamaraté, de Wattara, de Timité, de Diabaraté, de Bani.

2.2. L'immigration des Koulango

Dans ses travaux, M. Delafosse (1904, p. 226) raconte qu'il y a six ou sept siècles que les Koulango ont quitté le Mampoursi pour se rendre Bouna en transitant par le Dagomba et le Gondja. De Bouna, ils ont essaimé vers Lorhosso, Kong, Groumania et Bondoukou. En outre, à la suite d'invasion des Gan, des Lorhon, certaines familles assimilées aux Koulango, retournèrent à Bouna. Par ailleurs, l'immigration de la grande majorité des Koulango en direction de Kong, zone de peuplement des Gbin et d'autres communautés autochtones, se déroula au début du XIX^e siècle, et s'inscrivait dans le contexte de tensions entre l'Empire Asante et le royaume du Gyaman. En effet, l'Asante n'approuvait et ne supportait pas la fondation du royaume Abron-Gyaman, car, en raison de sa position géographique, le jeune royaume constitué pourrait dans l'avenir, rivaliser avec lui. Ainsi, au milieu du XVIII^e siècle, un conflit éclata entre le royaume Abron-Gyaman et l'Asante. Selon J-L. Boutillier (1993, p. 69), c'est Opokou Warè, roi des Asante, qui provoqua ce conflit, en formulant auprès des Abron des exigences difficiles à accepter par ces derniers.

Ce conflit se solda en 1740 par la victoire de l'Asante sur les troupes du Gyaman. Le roi abron, Abo Koffi, s'enfuit à Kong et mourut. Ce dernier fut remplacé par Koffi Sono. Cependant, le royaume Abron-Gyaman tomba ainsi sous la domination de l'Asante, et devint ainsi un vassal de cet empire.

Par ailleurs, au début du XIX^e siècle s'annonçait une lueur d'espoir pour le royaume Abron-Gyaman en raison de la situation sociopolitique turbulente que vivait l'empire Asante. En effet, Oséi Kwame, roi des Asante, fut destitué par ses notables qui le soupçonnaient favorable à l'islam au point de vouloir s'y convertir. Les dirigeants du royaume Abron-Gyaman ayant gardé en souvenir les stigmates de leur défaite de 1740, et supportant de moins en moins la suzeraineté asante, décidèrent de profiter cette situation pour s'affranchir de leurs bourreaux. Ils attaquèrent alors les Asante et leurs alliés du moment, à savoir Banda, N'koranza et Bouna. En ce qui concerne l'alliance entre Bouna et l'Asante, elle trouve son fondement de la parenté entre le noyau fondateur du royaume de Bouna et les dirigeants de l'Asante, en ce sens que les fondateurs du royaume de Bouna seraient d'origine du clan Oyoko, au même titre que la famille régnante en Asante. Voulant d'ailleurs exprimer cette parenté, J-L. Boutillier (1993, p. 79) écrit : « *L'Asantehene* et le Bouna-Masa sont l'un pour l'autre comme le frère de la mère pour le fils de la sœur ». Cette thèse de l'auteur veut dire que dans cette relation de

parenté, le roi asante peut être considéré comme l'oncle, et le roi de Bouna, comme le neveu.

En outre, E. Terray cité par J-L. Boutillier (1993, p. 78) décrit les manifestations de cette alliance en ces termes : « Sur le plan judiciaire, les ressortissants de Bouna jouissent à Kumassi d'une large immunité [...] Sur le plan politique, l'Asante et Bouna ne sauraient se faire la guerre, ils se doivent au contraire protection et assistance ».

Par ailleurs, en plus de cette alliance, Le royaume Abron-Gyaman avait des comptes à régler avec le royaume de Bouna, car le roi de Bouna avait pour habitude de donner asile à leurs ennemis, et cela semblait être une provocation. Par exemple, J-L. Boutillier (1993, p. 71) citant E. Terray, rappelle qu'après la défaite de 1740 et le décès d'Abo Koffi, roi du Gyaman, certaines de ses épouses avaient trouvé asile à Bouna, alors qu'en pareille circonstance, la coutume veut que quelques-unes des veuves soient sacrifiées. Pire, le roi de Bouna avait marqué son refus de restituer les fugitives lorsque Koffi Sono, roi du Gyaman, en a fait la demande.

Etant exaspéré par toutes ces provocations considérées comme des affronts, Adingra, le roi du royaume Abron-Gyaman, décida au début du XIX^e siècle de mettre fin au royaume de Bouna, en lui livrant une guerre qui s'acheva par la défaite du royaume de Bouna. L'une des conséquences de cette guerre, fut la dispersion des habitants de Bouna dans plusieurs directions, notamment à Kong, comme le rappelle E. Terray (1995, p. 596) par ce propos : « Les habitants de Bouna prirent la fuite et certains d'entre eux se réfugièrent à Kong ». C'est d'ailleurs dans ce contexte que de nombreuses familles Koulango immigrèrent pour s'installer à Kong. Ces fugitifs absorbèrent par la suite les autochtones, notamment les Gbin.

2.3. L'immigration de peuples originaires du Ghana actuel : les Abron-Gyaman et les Baoulé

Les Abron-Gyaman sont originaires de l'Akwamou, une région du sud-est du Ghana actuel, près du fleuve Volta. Leur arrivée en Côte d'Ivoire, notamment à Bondoukou est suite à un conflit de succession au début du XVII^e siècle. En effet, la course au trône pour succéder à Ahensa Sasraku opposait deux frères jumeaux, à savoir Ata Panyi et Atakora Amanianpong. Par la suite, le conseil du trône porta son choix sur Ata Panyi. Mécontents que leur candidat n'ait pas été retenu par le conseil, des partisans d'Atakora Amanianpong décidèrent de s'en aller. Dans leur périple, les immigrants arrivèrent à Obobeng dans le Kwahu. Tandis que certains d'entre eux restèrent définitivement, d'autres continuèrent leur chemin, et parvinrent à Asumegya.

À partir de cette région, les immigrants créèrent plusieurs localités dont Suntreso, Kumawu, Obodom, etc. Les populations des localités environnantes, notamment de Bono, de l'Amakom et du Tafo, leur firent bon accueil. Cependant, les immigrants akwamu de Suntreso eurent des rapports tendus avec les Oyôkô du Kwanan, au point qu'il y eut plusieurs batailles qui les opposèrent. C'est d'ailleurs, au cours de l'une de ces batailles qu'Obiri Yeboa, roi du Kwaman fut capturé et tué. K. R. Allou (2015, p. 269) rappelle que le conflit entre les immigrants de

Suntreso et les Oyôkô du Kwaman était lié à un problème de terre, surtout que la conquête du Suntreso aurait agrandi les possessions du Kwaman.

De ce fait, lorsqu'Oséi Tutu succéda à son oncle Obiri Yeboa, il entreprit à nouveau le projet expansionniste du roi défunt. Il réussit à vaincre les immigrants de Suntreso et à les chasser. Ces derniers essaimèrent dans la région d'Abessim avec l'accord du roi de Wenchi, et créèrent une sorte d'Etat du nom d'Abampredease. Oséi Tutu ayant toujours en souvenir la mort de son oncle Obiri Yeboa, poursuivit son projet d'exterminer les "assassins" de son oncle. Ainsi, étant établis dans le Wenchi, Oséi Tutu continua à mettre la pression militaire sur les Akwamu d'Abampredease.

Craignant la proximité des Asante et exaspéré de la pression militaire d'Oséi Tutu, leur roi, les Akwamu d'Abampredease amorcèrent un exode plus à l'ouest. C'est dans ce contexte que les Abron, fraction akwamu d'Abampredease, guidés par Bofo Bini immigrèrent à Niani dans l'actuelle Côte d'Ivoire. Sous la direction de son héritier Tan Daté, certains de ces fugitifs s'installèrent dans la zone de Bonkougou. Dans ses travaux, K. R. Allou (2015, p. 270) précise que cet exode des Akwamu d'Abampredease en direction de l'ouest eut lieu 14 ans avant la destruction d'Abampredease par Oséi Tutu.

En outre, à leur arrivée à Bondoukou, les Abron-Gyaman furent accueillis par les Nafana dirigés par Akombi. Pour exprimer cette hospitalité, les Nafana offrirent un morceau de bois à brûler aux fugitifs, leur conférant ainsi le droit d'occuper leur terre. L. Tauxier (1921, p. 49) montre dans ses travaux que c'est en qualité de conquérants des terres, et non de premiers occupants, que les Nafana reçurent les immigrants. De son côté, K. R. Allou (2015, p. 277) rappelle que c'est d'ailleurs en souvenir de cette hospitalité, que les villages abron offrent un poulet au chef des Nafana lors de la célébration de la fête des ignames.

Par ailleurs, en ce qui concerne l'installation de ces immigrants, E. Terray (1995, p. 358) estime qu'Akombi aurait bien accueilli les fugitifs, mais au lieu de les héberger chez lui, celui-ci aurait plutôt ordonné aux Gbin de leur accorder l'hospitalité chez eux. C'est ce qui explique d'ailleurs le fait que lors des obsèques d'un roi Abron, son corps soit déposé dans la cour du chef des Gbin, lors de son transport à Bondoukou.

Au début de leur installation, les Abron-Gyaman vivaient de manière pacifique avec les populations de la région. Toutefois, ils n'avaient pas oublié leur projet de création d'un grand État, comme celui qui a été détruit dans le Wenchi par les Asante. En conséquence, Tan Daté et ses guerriers entreprirent la colonisation de terres, dans l'objectif d'agrandir leur espace. C'est dans ce contexte que les terres des autochtones Gbin furent occupées par les Abron. Ils n'épargnèrent pas non plus, leurs hôtes.

Au XVIII^e siècle également, les Gbin (N'gain) durent faire face à deux vagues d'immigrants originaires de la côte de l'or. Il s'agit des Alanguira et des Assabou, majoritaires du groupe baoulé. Les Alanguira sont arrivés en Côte d'Ivoire à la suite de la défaite du Denkyira face à l'Asante à la bataille de Feyace en 1701. Ces derniers à leur arrivée, immigrèrent dans plusieurs directions, et auraient rencontré les Gbin. Toutefois, les sources à notre disposition ne donnent

pas de détails sur ces contacts. Mais, en ce qui concerne les contacts avec les Assabou, il en ressort des informations. En effet, les Assabou sont issus des Asante. Ils immigrèrent en Côte d’Ivoire dans le contexte de la crise de succession à Oséi Tutu, roi des Asante. En effet, le trône étant vacant au décès d’Oséi Tutu, la course au trône mit en opposition de nombreux prétendants, notamment Opoku Warè et Dakon. Dans cette confrontation, Dakon mourut, et Opokou Warè devint le nouveau roi des Asante.

Craignant la fureur du nouveau roi, Abla Pokou, une parente de Dakon, rassembla les partisans de Dakon, et se dirigèrent en Côte d’Ivoire. Selon K. R. Allou (2015, p. 472), la migration assabou était constituée des Walèbo, des Faafouè et de leurs sous-groupes, des Sa-Ahali, des Assabou-Alanguira, des Nanafoùè-Ahuafoè, des Nzikpli et des Suamenle. Après plusieurs points de passage, certains des fugitifs avec à leur tête Abla Pokou, arrivèrent dans le N’dranouan. Abla Pokou décéda à cet endroit, et Akoua Boni lui succéda.

En raison de la surpopulation et de l’insuffisance de terres dans le N’dranouan, Akoua Boni encouragea la colonisation d’autres terres. C’est dans ce contexte que K. R. Allou (2015, p. 483) souligne qu’une dispersion de ces immigrants s’amorça à partir de 1730. En suivant ces mouvements de migration, des guerriers ahali franchirent la rivière Sangourou, et soumirent des populations alanguira et gouro. Ces conquérants ahali prirent le nom de Sono. Selon les travaux de K. R. Allou (2015, p. 475), « les Sono étaient dirigés par Anoma Takyi, dont le successeur est Sono Akese ».

Les Baoulé Sono s’établirent dans la région de M’bahiakro. De ce fait, ils entrèrent en contact avec les Gbin (N’gain) de M’bahiakro qu’ils soumirent à l’installation. En plus des Sono, le sous-groupe ando conduit par Alou Ndohou, après un bref séjour dans le N’dranouan également, prit la direction du nord-est, traversa le N’zi aux environs de M’bahiakro. Les Ando rencontrèrent également les Gbin (N’gain).

Par ailleurs, les contacts entre les Gbin et les immigrants venus de diverses origines ne furent pas sans conséquences sur ces communautés autochtones Gbin.

3. L’impact de la présence des immigrants sur les Gbin

La cohabitation des Gbin avec les immigrants se caractérisa d’une part, par une domination politique des peuples immigrants sur les Gbin, et d’autre part, par une modification de la carte de peuplement des Gbin et une acculturation de ce peuple autochtone intégré dans ces communautés d’immigrants.

3.1. Les Gbin sous domination politico-militaire des peuples immigrants

Comme nous l’avons signalé beaucoup plus haut, originellement, les Gbin n’étaient pas aussi structurés politiquement, comme ce fut le cas de leurs voisins de la Côte de l’or. Mais, par la force de l’épée, ceux-ci tombèrent sous la domination politique des peuples immigrants. En effet, dans la région de Bondoukou, avant l’arrivée des groupes d’immigrants, selon les travaux de L. Tauxier (1921, p. 53), il y « régnait l’anarchie nègre ». L’on pouvait observer la présence de nombreux villages indépendants les uns des autres, ou de petites royautes comme celle des

Nafana. Toutefois, lorsque les Abron s’installèrent dans cette région avec l’autorisation des Nafana, ils établirent des pouvoirs politiques sérieux par la création du Royaume Abron-Gyaman, résultant de leurs nombreuses conquêtes. Certes, les conquérants originaires de l’Akwamu n’épousèrent pas les femmes issues des peuples soumis non akan, toutefois, à l’instar des communautés autochtones, les Gbin furent intégrés à la structure politico-militaire.

À Bondoukou, tout comme les Nafana, les conquérants soumis par les immigrants de l’Akwamu, les Gbin obéissaient à leur propre chef. Cependant, dans le vaste ensemble de communautés ethniques présentes dans la région, les Gbin ne possédèrent aucune autorité supérieure dans la gestion du pouvoir. Dans la gestion du pouvoir politique à Bondoukou, après les Abrons, seuls les Nafana et les Malinké détenaient une autorité à Bondoukou.

Dans la région de Kong, les populations vivaient sous l’autorité d’un chef voltaïque du nom de Lassiri Gombélé. Selon les travaux de E. Bernus (1960, p. 247), « après avoir quitté son pays, il se fixe d’abord à Faranikan et de là, il vient s’installer à Kong, trois ans après l’arrivée des Mossi à Ténégoua ». Le fait que Faranikan était localisé dans la région actuelle de Korhogo, signifie que le chef voltaïque a transité donc par Korhogo avant de s’établir à Kong.

Tout comme à Bondoukou, les populations autochtones étaient peu organisées et vivaient de manière émiettée. Ces conditions ont facilité la conquête de la région par Lassiri Gombélé qui s’autoproclama roi de Kong. Sous son règne, les populations vivaient sous une véritable tyrannie. Les populations autochtones, notamment les Gbin, vivaient constamment dans la peur, la terreur. Toutefois, le règne de ce tyran ne s’éternisa pas, car Sékou (futur Sékou Wattara) mit fin à ce règne. En effet, ayant en souvenir la haine, le mépris que le tyran avait pour son père, au point de comploter pour sa mort, le jeune Sékou répondit à l’appel de ces compagnons, de libérer les populations de la tyrannie de Lassiri Gombélé. Ainsi, avec le soutien militaire d’alliés, notamment Daou Dabila, Traoré Bédakou et l’imam Baro, et l’aide spirituel de trois grands marabouts de Kong, à savoir Karamoko Dibi Traoré, Kourisouma Sissé et Lagbakoro, Sékou marcha sur Kong, et vainquit Lassiri Gombélé dont la tête fut tranchée.

Cette prise du pouvoir par Sékou fit de Kong, un puissant royaume bien structuré, dans lequel les Gbin qui résidaient à Kombala, tombaient sous la domination politique. Désormais maître de la région de Kong, Sékou, à travers des expéditions militaires, étendit les frontières du royaume. Dans les faits, au Sud, l’Etat de Sékou alla jusqu’au Djimini, à l’Est jusqu’aux montagnes proches du fleuve Comoé, au Nord jusqu’à la Léraba, un affluent de la rive droite dudit fleuve. Ainsi, le royaume de Sékou était devenu très vaste.

Pour avoir un regard sur son royaume, surtout sur les peuples soumis, le souverain malinké établit sa résidence à Kong, capitale du royaume, et s’appuya sur ces douze fils dans la gestion du royaume. À cet effet, E. Bernus (1960, p. 251) souligne que Sékou installa chacun d’eux sur les routes qui rayonnaient autour de la capitale. Ceux-ci eurent donc une résidence hors de Kong. Ces régions où résidaient les fils de Sékou devinrent de fait des principautés du royaume, et les peuples soumis, des vassaux du royaume.

En ce qui concerne Kombala, région située à 15 km de la capitale du royaume, et où résidaient les Gbin, le souverain y installa son fils Ousman Fimba. À l’instar des populations autochtones soumises, des Gbin furent intégrés dans les armées du conquérant malinké et formèrent avec les autres guerriers issus des populations autochtones soumises, à savoir les Falafala et les Myero, une classe guerrière portant le nom de « *Sonangui* »⁹.

En outre, des sources à notre disposition, il ne ressort pas d’informations sur la place des populations autochtones, notamment des Gbin, dans l’administration centrale du royaume de Kong. Toutefois, E. Bernus (1960, p. 254) rappelle qu’en plus d’être des chefs militaires, les *sonangui* détenaient les chefferies de villages ou celles de la terre. Ainsi, dans la gestion du pouvoir politique et militaire, les populations soumises, notamment les Gbin vivaient sous le commandement et la tutelle de la dynastie des Wattara.

3.2. Migrations forcées des Gbin vers d’autres régions et emprunts culturels

La présence des immigrants dans l’espace de peuplement des Gbin eut des conséquences sur le peuplement et la culture de cette communauté.

Au niveau du peuplement, l’arrivée des immigrants chez les Gbin a occasionnée des déplacements de gbin vers d’autres contrées de Côte d’Ivoire. Par exemple, en raison de la conquête des Wattara de Kong, des familles gbin auraient essaimé vers la région actuelle de Bouaké. C’est cette communauté gbin que l’on retrouve de nos jours à M’bahiakro et qui porte le nom de N’gain. C’est ce qui pourrait justifier d’ailleurs la thèse de J-N. Loucou (1984, p. 73), parlant de l’espace de peuplement gbin (n’gain) : « Ils occupent la rive ouest de la Comoé, en pays Anno. Leur ancien habitat était autrefois plus étendu, touchant l’actuel pays de Bondoukou et de Tanda ». Toutefois, nous pensons que contrairement aux propos de J-N. Loucou, certains Gbin préétablis dans les régions Bondoukou et Tanda auraient plutôt migré vers le sud, et se sont installés dans la région de M’bahiakro, sous la pression des Malinké. D’ailleurs, l’appellation "Gbin" donnée par ces Malinké conquérants, et qui se traduit ironiquement par « chasser » dans la langue française, en souvenir de la défaite des Gbin face à l’armée de Sékou Wattara et à leur migration vers d’autres régions, corrobore ce fait.

Dans le domaine culturel, ces changements s’aperçoivent au niveau de la langue, du nom et de la religion.

Relativement à la religion, déjà au XV^e siècle, des groupes mandé, notamment les commerçants Ligbi, dans leur migration en direction du Ghana et de la Côte d’Ivoire actuelle, ont amené avec eux l’islam. Ce qui suppose que certains Gbin étaient certainement des musulmans. Toutefois, l’arrivée en masse des immigrants malinké du Soudan, de la Haute-Volta, et surtout du Ghana actuel à la suite de la destruction de Begho, contribua à l’expansion de l’islam dans les

⁹ Le terme « *Sonangui* » veut dire « mauvais musulman » dans la mesure où, ces guerriers issus des communautés autochtones soumises, malgré leur conversion à l’islam, avaient encore dans leur mode de vie, des pratiques allant à l’encontre des principes du coran telles que la consommation du *dolo*, une bière faite à base de mil.

communautés gbin auparavant animistes, que ce soit celles présentes à Kong ou à Bondoukou.

En outre, de sa victoire sur Lassiri Gomele qui était également celle de l’islam, en raison du soutien de l’imam Baro, Sekou Wattara, nouveau maître de Kong, fit de l’islam, la religion du royaume. En fait, pour Sekou Wattara, l’islam se présentait comme un moyen, un instrument unificateur de son empire. C’est à juste titre que E. Terray (1995, p. 83) écrit : « Selon nous, l’émergence de l’islam dans la région à partir du XVI^e siècle est avant tout un fait politique, lié à l’apparition des Etats ».

Par les guerres de conquête des Wattara et les actions des Dyoula musulmans, l’islam sut gagner les populations locales, ici, les Gbin. Les constructions de nombreuses mosquées avec l’enseignement coranique, favorisèrent également cette conversion en masse des Gbin.

Au niveau des noms, de la cohabitation et de la conversion des Gbin à l’islam, s’en suivit l’adoption de patronymes malinké, notamment pour les Gbin de la région de Kong. C’est en ce sens que les patronymes Hema, Soma, Soulama, Karama, Sirima et Fayama furent substitués respectivement par les patronymes Ouattara, Koné, Traoré, Sanogo, Coulibaly et Touré. Il en est de même dans la région de Bondoukou, où en raison de la cohabitation des Gbin avec les conquérants Abron, l’on peut observer des Gbin portant des prénoms Kwasi, Kwaku, Kofi, Yao, qui sont des prénoms spécifiques aux Abron. Des sources collectées l’attestent en ce propos : « Nos parents nous ont dit qu’avant, nos noms ne se présentaient pas comme pour les Akan. C’était des noms très particuliers »¹⁰. C’est à juste titre que E. Terray (1995, p. 490) souligne que « l’influence culturelle des Abron ne s’exerce pas seulement sur les Koulango, les petits groupes minoritaires [...] la subissent également ».

Du côté des Gbin (N’gain) de M’bahiakro, en plus des noms malinké, de leurs contacts avec les Baoulé au XVIII^e siècle, ils adoptèrent des noms baoulé. Raison pour laquelle, l’on retrouve dans cette communauté, des personnes portant par exemple le nom de Tiémoko Konan.

Au plan linguistique, dans la région de Kong par exemple, au contact avec les Malinké conquérants, les Gbin délaissèrent leur langue originelle pour adopter le malinké, au point qu’il était difficile de distinguer les Gbin des Malinké. Ce qui justifie ces propos de E. Bernus (1960, p. 254), en faisant référence de manière générale aux communautés autochtones de la région : « Les langues locales se perdirent et les habitants se dirent dès lors Sonangui et non plus Falafala, Nabè, Myero, ou Gbin ». Cette influence malinké fut si forte que les noms de leurs villages se terminent en langue malinké. Comme illustrations, il y a des villages de Konkidougou, Koffidougou, Moussobadougou, Bonguéra, Bédara, Zanaplédougou.

En outre, bien vrai que la langue originelle des Gbin reste relativement vivante à M’bahiakro, et est parlée en général, par des personnes du troisième âge,

¹⁰ D’après KOUASSI Kabran Jules, membre de la chefferie gbin de Bondoukou, entretien individuel sur les contacts entre les Gbin et les immigrants, le 03 juillet 2024 à Bondoukou.

de leurs contacts avec les Baoulé et les Anno, les Gbin eurent à abandonner leur langue au profit des langues de ces immigrants akan.

Conclusion

Au terme de cette étude, nous pouvons retenir que les Gbin de Côte d’Ivoire n’ont pas un ancêtre commun. Au contraire, ceux-ci sont originaires de différents horizons. Tandis que la mémoire collective gbin retient une origine orientale, il faut ajouter que certains gbin viennent du nord de la Côte d’Ivoire, et d’autres de l’Ouest. Présent en Côte d’Ivoire avant les grandes vagues de migrations des XVI^e au XVIII^e siècles, le peuple gbin a été témoin de l’arrivée sur son espace, des Malinké, de Koulango, d’Abbron et de Baoulé. La présence de ces immigrants dans l’espace de peuplement des Gbin eu un impact sur ces derniers. D’une part, ces infiltrations étrangères ont provoqué le déplacement de certaines familles vers d’autres régions. D’autre part, elle a conduit à la perte de certains repères identitaires des Gbin, et à leur domination politique par les immigrants.

Cette étude qui est un exemple parmi tant d’autres, permet de comprendre qu’en général, des contacts entre peuples autochtones et vagues d’immigrants, il en résulte un impact sur l’identité culturelle et le peuplement des communautés autochtones, au point qu’il puisse arriver qu’il soit difficile d’identifier, de reconnaître ces communautés autochtones dans un vaste ensemble.

Sources orales et références bibliographiques

Sources orales

Nom et prénoms de l’informateur	Fonction ou profession	Type d’entretien	Date et lieu d’entretien	Sujets de discussion
TRAORE Soumaila	Cultivateur	Individuel	22 juin 2024 à Ferkessédougou	Arrivée des Malinké à Ferkessédougou, Kong et Bondoukou
SOLAMA Bassié	Notable et cultivateur	Individuel	30 juin 2024 à Ferkessédougou	La vie dans la société gbin
OUATTARA Falekô	Cultivateur et sachant	Individuel	23 juin 2024 à Ferkessédougou	Origine et installation des Gbin
KOUASSI Kabran Jules	Membre de la chefferie gbin de Bondoukou	Individuel	3 juillet 2024 à Bondoukou	Contacts entre les Gbin et les immigrants

Références bibliographiques

ALLOU Kouamé René, 2015, *Les Akan, peuples et civilisations*, Paris, L’Harmattan

- BERNUS Edmond, 1960, « Kong et sa région », in *Etudes Eburnéennes*, n° 8, pp. 239-324.
- BOUTILLIER Jean-Louis, 1993, Royaume de la savane ivoirienne. Princes, marchands et paysans, France, KARTHALA / ORSTOM,
- DACHER Michèle, 2001, « Mémoire historique et structure sociale des sociétés lignagères, les Gouin et les Lobi du Burkina Faso », in *Journal des africanistes*, Tome 71, fascicule 2. pp. 113-138
- DELAFOSSÉ Maurice, 1904, *Vocabulaire comparatif de plus de soixante langues ou dialectes parlés en Côte d’Ivoire et dans les régions limitrophes*, Paris, Ernest Leroux, 286 p.
- GOTTLIEB Alma & MURPHY M. Lynne, 1997, « Fabrication d'un premier dictionnaire de la langue beng : quelques considérations éthiques », in *Journal des anthropologues*, n° 70, Anthropologie et cognition. pp. 147-162
- LALLEMAND Suzanne, 1970, « Les noms personnels traditionnels chez les Gouin de Haute-Volta », in *Journal de la Société des Africanistes*, tome 40, fascicule 2. pp. 103-136
- LOUCOU Jean-Noël, 1984, *Côte d’Ivoire. La Formation des peuples*, Abidjan, CEDA
- SORO Dossongou Drissa, 2022, « Les Gbâtobélé : La formation d’un sous-groupe Sénoufo du milieu du XVIII^e siècle à 1800 », in *FOLOFOLO*, pp.162-179.
- TAUXIER Louis, 1921, *Le noir de Bondoukou. Koulango, Dyoula, Abron, etc.*, Paris, Editions Ernest Leroux, 770 p.
- TERRAY Emmanuel, 1995, *Une histoire du royaume abron du Gyaman des origines à la conquête coloniale*, Paris, KARTHALA.